

**ET SI
ON JETAIT
LA SCIENCE
AVEC
L'INDUSTRIE ?**

Extraits de **OBLOMOFF**
UN FUTUR SANS AVENIR – POURQUOI IL NE FAUT PAS SAUVER
LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
(Pages 30 à 44 – L'ÉCHAPPÉE – 2009)

Titre de la brochure modifié

« Science pure » et Technoscience p. 4

Une science au service des pouvoirs établis p. 5

La science moderne, un projet de maîtrise totale p. 8

La fonction idéologique de la notion de « science pure » p. 14

« SCIENCE PURE » ET TECHNOSCIENCE

Plusieurs chercheurs réagissant à nos propos s'en prennent à notre utilisation du terme « technoscience », un terme « vague et abscons » qui amalgamerait deux réalités très différentes : la recherche d'un côté, indépendante des techniques et du social ; de l'autre, les applications terrestres de la science qui, elles, laissent prise à la corruption humaine. Tout le problème posé par la recherche viendrait donc de la perversité humaine, ou encore de certains mécanismes économiques qui conduiraient à dévoyer les applications de l'activité scientifique, elle-même exempte de compromission. Cette vision des choses est sans doute confortable car elle permet aux chercheurs de se dédouaner de toute responsabilité, mais elle est fautive. Nous ne reviendrons pas ici en détail sur les arguments techniques et historiques qui démontrent clairement l'inanité de la distinction entre science pure et science appliquée. Tout ceci a été suffisamment établi par de nombreux historiens des sciences¹. Que la notion de technoscience soit devenue un peu à la mode, et suscite des utilisations parfois abusives, comme s'il s'agissait d'une espèce de monstre multiforme responsable de tous nos maux, ne doit pas pour autant conduire à douter des réalités qu'elle désigne.

1 Dominique Pestre, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences », *Annales : Histoire, Sciences sociales*, n°3, Armand Colin, 1995 ; Dominique Pestre, *Science, argent et politique*, INRA Éditions, 2003 ; Dominique Pestre, *Introduction aux Science Studies*, La Découverte, 2006 ; Simon Schaffer et Steven Shapin, *Léviathan et la pompe à air. Hobbes et Boyle entre science et politique*, La Découverte, 1993 ; Otto H. Sibum, « Les gestes de la mesure. Joule, les pratiques de brasserie et la science », *Annales : Histoire, Sciences Sociales*, Juillet-octobre 1998, n°4-5, EHESS, pp. 745-774 ; Crosbie Smith et Norton Wise, *Energy and Empire. A Biographical Study of Lord Kelvin, 1824-1907*, Cambridge University Press, 1989.

Une science au service des pouvoirs établis

La notion de technoscience décrit bien ce que devient la recherche lorsqu'elle est organisée pour servir les impératifs de puissance économique et militaire – ce qu'elle est très explicitement depuis plus d'un demi siècle, avec la mise en place de la *Big Science* pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Il devient alors de plus en plus difficile, voire inenvisageable, de faire de la science en dehors d'une infrastructure technique considérable, et donc en dehors des rapports sociaux et des intérêts qui président à la gestion et au développement de ces infrastructures. Ainsi au Centre européen de recherche nucléaire situé à Genève, une expérience de physique des particules doit être programmée plusieurs semaines à l'avance, autorisée par des experts qui décident de l'opportunité de mettre en branle les immenses machineries (de taille parfois supérieure à des immeubles), puis réalisée par des dizaines d'opératrices et opérateurs, dont la tâche consiste parfois simplement à traduire les données afin qu'elles deviennent lisibles aux scientifiques de niveau supérieur. Jusqu'à ce qu'en bout de chaîne, les théoriciens les plus « abstraits » puissent tirer des conclusions à partir du résultat obtenu².

Cependant, on aurait tort de sous-estimer l'ancienneté de cette collusion entre le milieu scientifique et les pouvoirs en place. Les ingénieurs et métallurgistes de la Renaissance peuvent être en partie considérés comme les précurseurs de la posture scientifique moderne : la production de pièces métalliques, à commencer par le calibrage des boulets et des canons, rend nécessaire la mesure systématique. Alors que les gens de savoir étaient peu prisés par les princes du Moyen-Âge, les puissants s'arrachent, dès le début de la Renaissance, les compétences de ces savants (Francesco di Giorgio ou Léonard de Vinci sont parmi les plus célèbres) dont l'activité prin-

2 Peter Galison et Bruce Hevly, *Big Science*, Stanford University Press, 1992.

cipale consiste à mettre en oeuvre des machineries et processus guerriers (l'« engin », qui donne ensuite « ingénieur », est l'autre nom alors donné aux machines de guerre). La maîtrise technique et scientifique du monde intéresse aussi bien la politique que le commerce, qui sont à l'origine par exemple de l'essor cartographique, astronomique, mathématique, etc. Princes et marchands, intéressés par tout procédé permettant un quadrillage, une mise en ordre accrue du territoire et du réel, patronnent et commanditent les développements de cette science qui se nomme encore « philosophie naturelle ».

Ce n'est qu'au XIXe siècle qu'apparaît massivement le terme de science au singulier, pour désigner une totalité régulière et homogène, totalité pourtant très hétéroclite puisqu'elle comprend aussi bien la botanique que l'astronomie, la chimie ou la zoologie. Le regroupement d'un ensemble aussi multiforme de pratiques, méthodes et discours sous le terme de science distingue radicalement celle-ci de la technique et de la politique (ce qui n'aurait guère eu de sens pour un Galilée dédiant les satellites de Jupiter au grand-duc de Toscane en les baptisant astres « médicéens »). Cette unification date précisément de la seconde révolution industrielle, quand pour la première fois les processus industriels – donc économiques – ont atteint une telle complexité qu'ils nécessitèrent le concours des laboratoires pour se développer. Car si la première révolution industrielle, celle du charbon et de la vapeur, s'était opérée avant que les lois de la thermodynamique ne soient formalisées par Clausius, Kelvin et Clapeyron³, la révolution de la chimie et de l'électricité, en revanche, est autant une conséquence qu'une cause de l'essor universitaire et politique de la science du XIXe siècle. C'est donc au moment où les pouvoirs économiques – financiers, industriels – et politiques – grands corps de l'appareil d'État en plein essor – ont le

3 Jean-Pierre Daviet, *La Société industrielle en France : 1814-1914*, Seuil, 1997.

plus besoin des savoirs scientifiques que l'idée de science, singulière, pure et désintéressée, émerge dans la conscience collective.

Nous ne contestons pas que, par le passé, des individus, des équipes, voire des pans d'institutions de recherche aient pu s'écarter de cette ligne directrice, et ainsi développer une compréhension du monde en partie soustraite, voire contraire aux impératifs économiques et militaires. Mais à notre époque, il devrait suffire d'ouvrir un journal ou de lire les programmes de recherche du CNRS pour prendre la mesure de l'hégémonie de la technoscience. Même à l'aune de l'idéal – pour le moins ambigu – de la science moderne (*infra*), l'essentiel de ce qui est produit aujourd'hui sous le nom de science est en réalité bien peu scientifique. On a surtout affaire à du bricolage plus ou moins ingénieux, mâtiné d'un discours pompeux censé en justifier le financement, mais qui a surtout vocation à soutenir l'innovation. Autrement dit, il s'agit d'une marchandise comme une autre, dont les logiques de production génèrent toutes les absurdités que l'on rencontre ailleurs : course à la publication, fraudes, et surtout absence de réflexion d'ensemble, de débat théorique. Avec pour résultat paradoxal que si les connaissances augmentent en permanence, la compréhension du monde qui nous entoure régresse à bien des égards. Pourtant, bon nombre de chercheurs gardent un silence pudique sur ces réalités, préférant discourir à partir d'une conception fantasmée de la recherche.

Cette prétention à l'indépendance relève de plus en plus du pur déni de réalité, car les décisions concernant les orientations de la recherche (du moins celles qui impliquent des investissements conséquents) ne font l'objet d'aucune délibération collective, et sont entièrement soumises aux intérêts militaires et financiers. Ils sont loin les temps et les conditions où, à l'ombre des grands programmes, pouvait se déployer une recherche un tant soit peu libre et désintéressée. Voilà pourquoi nous affirmons dans la plate-forme

que « la plupart des recherches scientifiques servent avant toute chose à accroître la puissance militaire et économique, et non à faire avancer les connaissances ». Ceci ne veut pas dire que les connaissances n'avancent pas effectivement ; mais ce sont rarement des connaissances qui pourraient être utiles à autre chose qu'à l'industrie et l'État. C'est désormais la maîtrise instrumentale qui est visée dans tous les domaines. Le moteur du développement technoscientifique n'est pas un souci de compréhension qui se déploierait librement dans une multitude de directions, mais la maîtrise instrumentale à vocation industrielle et gestionnaire. C'est elle qui sert de critère ultime aux décisions en matière de pilotage et de financement – par exemple dans la course à l'infiniment petit qui, sur le plan de la compréhension, a tout d'une impasse métaphysique, mais qui est lourde de retombées industrielles : les fameuses nanotechnologies.

La science moderne, un projet de maîtrise totale

La notion de technoscience invite aussi à s'interroger sur la nature même de la connaissance scientifique, qui n'est sans doute pas pour rien dans son instrumentalisation actuelle. Car il y a une affinité originelle entre la science occidentale moderne et la technique. L'histoire humaine est riche de multiples traditions savantes (sur lesquelles l'Occident s'est en partie appuyé), qui ont tracé des voies de compréhension du monde sans souci de maîtrise technique. Dans la science moderne en revanche, le désir de compréhension – qui continue d'exister – n'est pas dissociable d'une visée de maîtrise instrumentale de l'univers. Ainsi, contrairement au savoir aristotélicien, par exemple, qui repose sur une observation des phénomènes tels qu'ils apparaissent aux sens, la science moderne telle qu'elle se déploie, fait dépendre la possibilité d'accéder au vrai de la modélisation des phénomènes, médiatisée par la technologie.

Connaître, c'est faire – ce dont témoigne de manière exemplaire la mise en évidence de l'existence des ondes « radio » par Heinrich Hertz⁴, au même titre que de nombreuses autres découvertes scientifiques. Il s'agit d'un type de connaissance qui ne peut être établi que par l'expérimentation, et donc par la construction et la multiplication des appareillages techniques, des laboratoires, puis par le débordement de ceux-ci sur le monde. La méthode scientifique expérimentale, qui a d'abord été développée par et pour l'étude des objets inanimés (mécanique, physique, puis chimie), avait vocation à être étendue à tous les phénomènes, et elle a servi de modèle à toutes les autres sciences – tout comme la conception mécaniste de la réalité, qui est par construction au coeur de cette méthode expérimentale.

Toutefois, critiquer globalement l'approche technoscientifique du monde ne conduit pas nécessairement à en renier tous les résultats. Il n'y aurait pas grand sens à faire table rase de toutes les connaissances élaborées dans ce cadre depuis Galilée. Ni à rejeter en bloc les valeurs dont les chercheurs se réclament, mais dont ils n'ont pas le monopole : le doute, l'esprit critique individuel, la confrontation

4 Hertz réalise une expérience qui selon lui met en évidence l'existence d'ondes se propageant à la vitesse de la lumière. De nombreux scientifiques et laboratoires européens tentent, chacun à leur manière et avec des résultats forts différents (Henri Poincaré va jusqu'à mettre en évidence une erreur de calcul chez Hertz), de reproduire l'expérience initiale. Pourtant, tous s'accordent, à partir du moment où ils ont été capables de produire un dispositif technique (à partir des schémas de Hertz) qui engendre quelque chose (des étincelles), sur le fait qu'il y a bien des ondes. En l'occurrence, la preuve de l'existence des ondes et le génie de Hertz ne s'établissent et ne se répandent pas grâce à des calculs (ceux de Hertz sont initialement faux) ni à des théories, mais bien en raison de l'appropriation de processus techniques par le milieu scientifique, puis industriel. Cf. Dominique Pestre et Michel Atten, *Heinrich Hertz. L'administration de la preuve*, PUF, 2002.

publique des idées, la rigueur, ainsi qu'une certaine capacité à imaginer des liens entre différents phénomènes. D'ailleurs, pour certains champs bien délimités de questions, nous reconnaissons sans difficulté que le point de vue mécaniste reste le plus adapté. Mais la notion de technoscience permet de préciser la nature de cette volonté de savoir propre à la science moderne, qui n'est pas une forme de curiosité intellectuelle comme une autre, et qui constitue trop souvent l'horizon intellectuel indépassable des chercheurs. Le problème, pour nous, réside non pas tant dans l'existence de l'approche scientifique du monde, mais dans son caractère impérialiste et hégémonique, sa prétention à tout réduire au seul mécanisme et au nombre, et, indissociablement, à tout vouloir façonner sur ce mode. Cette approche réduit en première (et trop souvent en dernière) approximation ce qu'elle étudie à des objets inertes et morts, lors même qu'il s'agit d'êtres vivants, c'est-à-dire de « sujets » actifs et sensibles⁵. Si certains scientifiques ont effectivement admis que le point de vue mécaniste ne permettait à lui seul d'appréhender qu'une infime partie du réel et de sa complexité, ils n'ont malheureusement pas su, pas pu ou pas voulu engager une réflexion critique dans l'ensemble de la « communauté scientifique » sur les limites de cette méthode.

C'est le plus souvent parce que leur objet d'étude ne s'y pliait pas que nombre de savants depuis deux siècles ont critiqué ou assoupli le paradigme mécaniste classique. Celui-ci a eu maintes fois l'occasion de se fissurer au fil de l'histoire mouvementée des sciences naturelles. Exemple classique, parmi bien d'autres : lorsque Faraday et Maxwell entreprennent au milieu du XIXe siècle d'élucider les propriétés du champ électromagnétique, ils se rendent vite compte de l'impossibilité de penser leur objet selon les postulats de la décomposabilité de la matière en particules discontinues et de la nature

5 Cf. Gérard Nissim Amzallag, *La Raison malmenée. De l'origine des idées reçues en biologie moderne*, éditions du CNRS, 2002.

inerte de l'espace. Pourtant, malgré la multiplication de ce genre de cas jusqu'à aujourd'hui, jamais la (les) communauté(s) scientifique (s) n'a (ont) rompu collectivement avec la conviction typiquement mécaniste que ce qui est complexe peut être réduit à la somme de ses parties simples. Ainsi, c'est toujours à reculons qu'avance la biologie : les résultats obtenus dans le cadre des théories mécanistes successives ont constamment démenti celles-ci, mais sans que cela suscite jamais de véritable refonte théorique ni de changement sérieux de la conception scientifique du vivant. Même quand on constate sa faillite, le réductionnisme de la théorie génétique n'est pas remis en cause : on ne cherche qu'à l'amender à la marge... par l'usage immodéré de l'ordinateur pour simuler les phénomènes « aléatoires », c'est-à-dire incompréhensibles dans le cadre de référence. (Même chose en économie : la théorie néoclassique ne sort jamais affaiblie de l'épreuve des faits qui, régulièrement, confirment son absurdité intégrale ; tout ce qui la dément jusqu'à ses principes de base est utilisé pour la nourrir et la raffiner).

Au fond, le réductionnisme et le machinisme (aujourd'hui informatique) sont constamment promus parce que penser dans leur cadre est plus simple (au sens de plus pauvre) ; et parce que cela donne plus rapidement des résultats, donc des publications et des crédits de recherche. Ce qui est visé par cette fragmentation du réel, c'est la possibilité d'appliquer à tout objet tombant dans le domaine de la science un type de connaissance structuré par des lois causales, ou probabilistes ; et l'espoir de s'en assurer un contrôle par les mathématiques. Concrètement, une telle approche du vivant est à l'origine de la manière tout à fait mortifère dont l'agro-industrie traite les sols, les plantes et les animaux. Pour finir sur une note de gaieté, rappelons aux fêrus d'hommes-machines qu'en dépit de ses prétentions délirantes à affranchir l'humanité de la Nature, la science moderne n'a jamais encore été capable de fabriquer un être apparemment aussi simple qu'un ver de terre.

Peu de chercheurs semblent avoir compris à quel point cette tendance hégémonique (voire dogmatique) du mécanisme était indissociable de la science moderne. Celle-ci n'a jamais été purement contemplative, et s'est constituée sur le principe de l'expérimentation, sur l'extension constante du laboratoire à l'ensemble du monde. C'est avant toute chose la vitalité de la science, son activisme et son efficacité quantitative, qui ont permis son triomphe sur toutes les autres formes de compréhension. Que ce soit en favorisant le progrès technique, et donc la puissance militaire et économique, ou par la multiplication tous azimuts des expériences partout où cela était possible, c'est toujours par le fait accompli que la mentalité scientifique a tranché ses divergences avec les autres conceptions du monde. Avec les résultats contradictoires que l'on sait, à la mesure de la violence infligée aux anciens équilibres.

Reconnaître cela, c'est aussi admettre qu'il est difficile qu'une limitation à cette expansion infinie provienne spontanément de l'institution scientifique. Au sein de sa propre logique, aucun argument légitime ne peut venir fonder sa limitation, puisqu'elle est pensée unilatéralement comme un dévoilement du monde qui ouvre la voie à sa mise en ordre, à son perfectionnement. Vue d'un laboratoire, la science a fondamentalement vocation à avancer, repoussant sans cesse les limites du génie humain. Tout le reste n'est que dommages collatéraux, à gérer professionnellement. Ceci explique aussi en partie la forte propension du milieu scientifique à se plier aux exigences successives des classes dominantes. Car à partir du moment où l'on ne voit rien à redire au projet scientifique de maîtrise en tant que tel, on voit mal en effet au nom de quoi s'opposer à l'intégration totale de la recherche dans l'industrie, du moment que l'on puisse continuer à séparer abstraitement le bon grain scientifique de l'ivraie capitaliste ou militaire. Les réformes actuelles du

Le système de recherche aurait pour effet d'y réduire encore davantage l'autonomie de pensée et de parole, sans parler d'autonomie d'action. Face à cela, il y a sans doute lieu de défendre une science renouant avec certaines des vertus qui l'ont caractérisée dans le passé. Mais l'invocation de ces vertus peut aussi être un piège, notamment lorsqu'elle interdit d'oser penser contre sa propre institution, sa propre position, et qu'elle dispense de définir dans quelle sorte de monde nous voulons vivre.

LA FONCTION IDÉOLOGIQUE DE LA NOTION DE « SCIENCE PURE »

Il nous paraît donc indispensable d'en finir avec l'idéal de la « science pure », idéal totalement étranger au projet des sciences modernes, et aujourd'hui moins pertinent que jamais si ce n'est pour désigner l'image inversée de ce que les chercheurs font concrètement tous les jours. À une époque où aucun d'entre eux ne croit plus sérieusement aux grands projets révolutionnaires de transformation sociale, c'est ce mythe qui sert de ciment identitaire à leur collectivité. Ainsi dans les sciences sociales, l'idéologie de l'objectivité s'est imposée définitivement au moment où la pensée critique et les préoccupations politiques étaient chassées des enseignements et des programmes d'investigation. Le mythe d'une science pure et indépendante est bien davantage, pour les chercheurs, qu'un simple déni de réalité : c'est autour du totem de la science objective que tout le monde se rassemble pour conjurer la moindre critique du rôle de la recherche dans l'état actuel du monde et pour se rassurer sur sa propre contribution.

Face à la remise en cause de leur activité quotidienne, les chercheurs invoquent fréquemment l'opposition séculaire entre les forces de la raison et celles de l'obscurantisme : les unes travailleraient pour la paix et l'amélioration des conditions de vie, les autres tenteraient régulièrement d'entraîner les hommes vers la régression superstitieuse, le rejet de l'autre et la guerre. On nous a ainsi largement fait comprendre que notre démarche relevait d'une forme d'obscurantisme, ou tout au moins risquait de favoriser son émergence ; qu'il était très dangereux, politiquement, de commencer à critiquer la recherche, car c'était se ranger irrémédiablement du côté de la régression, toujours menaçante. Cette inquiétude n'est pas nouvelle. Elle s'inscrit dans la continuité des constats effrayés et récurrents des spécialistes déplorant que les masses ne souscrivent

décidément pas à leur vision mécaniste du monde, préférant même se réfugier dans la religion et les superstitions⁶.

Nous invitons ces chercheurs, ainsi que toute personne qui pourrait être tentée d'accorder le moindre crédit à ce genre de procès d'intention, à voir de quel côté s'est régulièrement rangée l'institution scientifique au cours de ces deux derniers siècles. Le darwinisme par exemple doit une grande part de son succès à son caractère idéologique⁷ : opposition à la religion dans la société victorienne et naturalisation du libéralisme économique. Notons aussi que l'eugénisme et le racisme ont été théorisés scientifiquement sous l'impulsion du darwinisme⁸. Et aujourd'hui, la biologie moderne asservit le vivant à l'industrie, en en faisant la matière première de ses marchandises.

-
- 6 Cf par exemple: Jean-Noël Kapferer, Bernard Dubois, *Échec à la science. La survivance des mythes chez les Français*, Nouvelles Éditions Rationalistes, 1981.
- 7 Marx, dans une lettre adressée à Engels le 18 juin 1862, expliquait : « Il est curieux de voir comment Darwin retrouve chez les bêtes et les végétaux sa société anglaise avec la division du travail, la concurrence, l'ouverture de nouveaux marchés, les "inventions" et la "lutte pour la vie" de Malthus. C'est le *hélium omnium contra omnes* [la guerre de tous contre tous] de Hobbes, et cela fait penser à la phénoménologie de Hegel, où la société bourgeoise figure sous le nom de "règne animal intellectuel", tandis que chez Darwin, c'est le règne animal qui fait figure de société bourgeoise. » Cette vision des sociétés animales domine encore et plus que jamais la biologie moderne, et plus généralement le rapport au vivant dans nos sociétés industrielles. Signalons, à ce sujet, la brochure intitulée *Le Darwinisme, une idéologie scientifique* (Unité de recherche en biologie critique du comité national de répression du scientisme [CNRS-URBC], disponible sur demande auprès de Bertrand Louart, 52, rue Damrémont, 75018 Paris).
- 8 Cf. André Pichot, *La Société pure : de Darwin à Hitler*, Champs Flammarion, 2000.

Non seulement le milieu de la recherche ne se caractérise pas par sa propension à résister au totalitarisme (projet politique qui vise lui aussi à la maîtrise totale de la société) mais les connaissances scientifiques doivent beaucoup de leurs plus grandes avancées aux périodes de guerre, c'est-à-dire à des périodes où la volonté de domination et l'urgence l'emportent nécessairement sur toute autre considération, en particulier sur la raison. De surcroît, en temps de paix, c'est presque toujours au nom des seuls impératifs de la compétition internationale entre grandes puissances économiques que les principales décisions sont prises en matière de pilotage de la recherche, et non à l'issue de débats publics mettant en balance intérêts et valeurs. Les scientifiques n'ont pas besoin des libertés politiques : ils ont juste besoin d'une autonomie relative et de crédits de recherche, et s'accommodent assez bien de régimes autoritaires qui ont l'avantage de savoir circonvenir les éventuels opposants (comme en Allemagne nazie, en URSS, ou aujourd'hui en Chine).

L'édifice sur lequel trônent fièrement les chercheurs actuels doit bien peu à la raison, et presque tout aux impératifs de puissance politique et militaire, quand ce ne sont pas carrément les fantasmes irrationnels (et pour le coup effectivement régressifs) de toute-puissance individuelle, d'immortalité, de fusion avec les machines, qui servent de moteur à la fuite en avant. Bien sûr, tout le monde connaît ces réalités somme toute banales. Le totem de la science pure a précisément pour fonction de les masquer. De passer sous silence une réalité (le travail de chercheur, ses conditions de production, son financement, ses conséquences effectives), pour mettre en exergue une figure idéalisée, parée de toutes les vertus (courage, abnégation, génie) et oeuvrant pour le bien de l'humanité. Selon cette vision religieuse et messianique de la science, tous les effets catastrophiques que l'on peut mettre en évidence sont inmanquablement considérés comme de simples déviations par rapport au modèle du savant pur, hybride improbable de Galilée,

Pasteur et Hubert Reeves. Or la réalité est exactement inverse : les quelques exemples de recherches désintéressées, et non immédiatement récupérables par l'industrie et l'armée, sont les véritables déviations, les détournements, les parasitages du système. Dans de nombreux cas, les chercheurs ne connaissent pas les tenants et les aboutissants de leur travail, et n'ont bien souvent même pas cherché à les connaître⁹. S'identifier à Galilée leur suffit à dormir tranquilles, à résoudre tous les dilemmes qui pourraient malgré tout surgir de leur pratique quotidienne.

Ce fétichisme collectif autour de la science pure (phénomène étrange s'agissant d'individus qui ne cessent par ailleurs de revendi-

9 Dans son ouvrage d'*Analyse mathématique* (éditions Springer, 1998), Roger Godement a inclus une postface intitulée « Science, technologie, armement », où il montre comment la science pure que sont les mathématiques n'ont jamais été autant financées par l'armée que lors de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide qui s'en est suivie. Dans le premier chapitre, « Comment détourner un mineur », il commente ainsi les raisons qui poussèrent Herbert York, alors qu'il venait d'obtenir son doctorat, en 1950, après le déclenchement de la guerre de Corée, à participer au projet de mise au point de la bombe H : « [York] vous explique comment, dans le milieu scientifique, on peut procéder à l'équivalent d'un détournement de mineur : l'ennemi menace, vous dit-on, le problème scientifique est passionnant, de grands hommes que vous admirez donnent l'exemple, les arguments d'autres grands hommes opposés au projet mais que vous ne connaissez pas personnellement sont top secret, les grands hommes qui sont en train de vous séduire se gardent bien de vous éclairer honnêtement à ce sujet, enfin vous pourrez toujours consulter les documents officiels dans vingt-cinq ou trente ans si vous êtes américain, dans soixante au moins si vous êtes français ou anglais et peut-être après la chute du régime si vous êtes soviétique. Le projet auquel vous avez coopéré sera alors réalisé depuis belle lurette, ses justifications auront peut-être radicalement changé dans l'intervalle et, si vous n'êtes pas encore mort, vos commentaires à retardement n'auront plus le moindre effet. »

quer l'héritage des Lumières) n'a pas seulement pour effet de renforcer la cohésion du groupe. Rejaillissant à des degrés divers sur toutes les activités de recherche, ce refus de s'interroger sur la réalité concrète et sensible de leur pratique conduit à une espèce de nihilisme qui n'est pas sans conséquences : la dissolution de tout critère de jugement hormis l'efficacité. Elle entre parfaitement en résonance avec le règne de la marchandise, sous lequel tout est comparable et indifférent. Les chercheurs, soustraits aux discussions politiques et aux mouvements de l'opinion, toujours sujette, selon eux, à l'irrationnel, à la morale, aux passions, à des critères subjectifs (donc discutables), peuvent ainsi se livrer en toute bonne conscience aux impératifs de la « création de richesse » marchande, par leur soutien inconditionnel à l'innovation dans tous les domaines. Le monde de la recherche en vient naturellement à se subordonner au développement technique et à la croissance économique, c'est-à-dire à des processus qu'il perçoit comme rationnels et objectifs, parce que quantifiables.

Nous nous adressons donc à tous ceux, scientifiques ou pas, qui savent encore que le monde n'est pas une machine. Qui le savent parce qu'ils le sentent, l'éprouvent chaque jour, dans leur vie quotidienne, dans leurs rencontres, dans leurs lectures. Nous nous adressons à tous ceux qui n'ont pas perdu leur curiosité, leur capacité à s'émerveiller et à s'indigner, à tous ceux qui ne se réduisent pas aux monades utilitaristes gestionnaires de leur propre carrière et de leur propre vie. Quiconque connaît le milieu de la recherche nous trouvera bien optimistes de nous adresser aux chercheurs. En dépit des valeurs dont ils se réclament souvent bruyamment (et peut-être à cause de cela), ils constituent l'un des groupes professionnels les plus touchés par la mesquinerie, l'hypocrisie, l'arrogance et l'étroitesse d'esprit. Mais nous faisons le pari que notre démarche pourrait bien parler à certains d'entre eux, dégoûtés par ce qu'ils voient tous

les jours et par ce qu'on leur fait faire, et qui n'ont pas tout à fait renoncé à peser sur le cours des choses.

OBLOMOFF

(Pages 30 à 44 de UN FUTUR SANS AVENIR – POURQUOI IL NE FAUT PAS SAUVER LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE – 2009)